LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

POINTS DE NON-RETOUR

texte et
mise en scène
Alexandra Badea

[THIAROYE]

19 septembre –
14 octobre 2018

Points de non-retour [Thiaroye]

texte et mise en scène Alexandra Badea

avec
Amine Adjina Biram
Madalina Constantin Nina
Thierry Raynaud Régis
Kader Lassina Touré Amar
Sophie Verbeeck Nora
et Alexandra Badea
Matthyeu Comier et Matei Ostrowski les enfants du film

scénographie et environnement visuel Velica Panduru
musique originale Nihil Bordures
création lumière Sébastien Lemarchand
chef opérateur Sorin Dorian Dragoi (RSC)
régie et montage vidéo David Dubost
assistanat à la mise en scène Amélie Vignals
voix Séphora Pondi et Frédéric Fisbach
réalisation du documentaire radio Nedjma Bouakra
intervenantes du documentaire Elsa Dorlin,
Armelle Mabon, Françoise Vergès

Remerciements à Mario Batista, Amandine Bergé, Charlotte Farcet, Charlotte Lagrange, Juliette Medelli, Nelson-Rafaell Madel, Dieudonné Niangouna, Claire Stavaux, Armel Veilhan, Judith Walter

—

régie générale Jérôme Masson régie son Kévin Kazuguel régie lumières Thierry Le Duff
régie vidéo David Dubost machiniste Franck Bozzolo habilleuse Laurence Le Coz

AUTOMNE 2018

Petit Théâtre
du 19 septembre au 14 octobre

—

du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h
création • durée 2h

production La Colline – théâtre national
coproduction La Filature, Scène nationale – Mulhouse

Alexandra Badea est publiée et représentée par L'Arche, éditeur et agence théâtrale.
Le texte de la pièce a paru en septembre 2018. www.arche-editeur.com

L'intégralité du documentaire radio est à écouter sur notre site
www.colline.fr/fr/spectacle/points-de-non-retour-thiaroye

—

sur la route

les 18 et 19 octobre à La Filature, Scène nationale – Mulhouse

les 29 et 30 novembre à la Comédie de Béthune – Centre dramatique national
dans le cadre de la saison France-Roumanie 2019

—

rendez-vous

Rencontre avec Alexandra Badea au salon Culture au quai
samedi 22 septembre à 15h à l'espace rencontre
Quai de la Loire Paris 19e — entrée libre

Lecture-rencontre avec Alexandra Badea à la médiathèque Marguerite-Duras
samedi 29 septembre à 15h
115, rue de Bagnolet Paris 20e — entrée libre

—

Pièce (dé)montée, dossier d'accompagnement sur le spectacle réalisé par le Réseau Canopé, est disponible en ligne.

Le Monde · un événement Télérama · TRANSFUGE · Courrier international · lesinrocks.com

C'est l'absence de sens
de ce que l'on vit
au moment où on le vit
qui multiplie
les possibilités d'écriture.

—
Annie Ernaux, *Mémoires de fille*

Rendre visible l'invisible

Le théâtre est tout d'abord une pensée en mouvement, une pensée vivante, remplie de contradictions, d'émotion et de fragilité. La pensée d'un groupe d'artistes qui se réunit pour donner du sens au chaos qui les entoure, pour créer des outils qui leur permettraient de mieux comprendre ce qui leur arrive, de déplacer ensemble leur regard sur le monde et sur eux-mêmes.

Longtemps on a essayé de détruire les codes, de briser l'art bourgeois, de contester, de donner une parole frontale, où on criait sa colère devant un micro, son incompréhension du monde. C'était nécessaire mais pas suffisant.

Longtemps on a parlé de révolution sans rien entreprendre.
La révolution commence d'abord à l'intérieur, par une remise en question profonde, par un nettoyage, par une ouverture. On ne peut pas démolir un système sans questionner ses propres contradictions, sans ébranler ses propres convictions, sans les confronter à d'autres visions qui nous paraissent lointaines. Il ne suffit plus seulement de représenter le monde, mais d'en comprendre les mécaniques, donner un sens aux actions, trouver la signification cachée du geste politique et intime, changer de perception, créer des nuances.

Il ne suffit plus seulement de rejeter, mais de rassembler, de déplacer les regards, de construire d'autres rêves et d'autres utopies, d'ouvrir plusieurs chemins à la fois. Il ne suffit plus seulement de donner la parole, mais de creuser des strates de langage, de faire accoucher une pensée, de rendre visible l'invisible, de dire ce qu'on n'ose plus dire au quotidien, ou ce qu'on ne sait pas dire ou comment le dire.

Il ne suffit plus seulement de chercher à choquer ou à ébranler le confort bourgeois, mais de rendre audibles d'autres histoires, de travailler les récits manquants, de donner la parole aux héros du quotidien, aux oubliés de l'Histoire, à ceux qui vivent à la marge, de créer un autre langage, de travailler d'autres imaginaires. Plus que jamais on a besoin de reconstruire, de rassembler les fragments de nos pensées éclatées, d'articuler une dialectique, d'emmener sur le plateau des voix diverses qui se cognent, qui s'entrechoquent, qui se contredisent.

Il ne suffit plus de raconter des histoires émouvantes, mais de raconter ces histoires qui pointent les problématiques de notre monde et qui nous révèlent des choses qu'on avait ignorées auparavant.

Avant tout, nous ne sommes que des filtres, le filtre des idées qui circulent à un moment donné dans le monde qu'on habite.

—

Alexandra Badea, juillet 2018

Le massacre de Thiaroye

Mobilisés en 1939 pour libérer la France, faits prisonniers par les Allemands durant les combats de mai-juin 1940, les soldats originaires des colonies et d'Afrique du Nord passèrent leur temps de captivité dans des *frontstalags* en zone occupée ; les Allemands ne voulant pas les garder sur leur sol de peur de contamination raciale. En 1941, près de 70 000 hommes sont internés dans 22 *frontstalags*. Ces prisonniers de guerre nouent des contacts avec la population locale. De belles histoires d'amour naîtront de cette singulière captivité. Certains rejoindront la Résistance suite à leur évasion. Après la Libération, le 5 novembre 1944, un contingent de tirailleurs « sénégalais » quitte Morlaix pour Dakar sur le navire britannique *Circassia*. Les combattants doivent être démobilisés à la caserne de Thiaroye. L'État français s'était engagé à leur verser une partie de leur solde de captivité en métropole et le reste une fois arrivés sur le sol africain, mais l'administration coloniale refuse bientôt de s'acquitter de sa dette. Le 1er décembre 1944, les hommes sont réunis sur l'esplanade du camp où l'armée ouvre le feu. Depuis 2014, des historiens affirment qu'il n'y a jamais eu de rébellion armée ni de mutinerie suivies d'une répression sanglante. Au camp de Thiaroye, un crime de masse a été perpétré. Une machination a été mise en œuvre pour camoufler la spoliation des sommes dues aussi bien que le nombre de victimes jetées dans des fosses communes. Le récit officiel porté par les archives consultables fait état de 35 morts, 35 blessés et 34 condamnés. Aujourd'hui les chercheurs demandent à consulter toutes les archives et les familles réclament l'exhumation des corps, l'octroi de la mention « Mort pour la France », le procès en révision et le remboursement des sommes spoliées.

—

Armelle Mabon, septembre 2018, historienne, auteure de *Prisonniers de guerre « indigènes »*, La Découverte

Les coins d'ombre

Alexandra Badea est arrivée en France en 2003 et a demandé la naturalisation française en 2013. Elle a formulé cette demande afin d'obtenir le seul droit qui lui manquait en tant qu'Européenne vivant en France, le droit de vote. Mais aussi poussée par le désir d'avoir le même passeport que la langue dans laquelle elle écrit. Que veut dire le terme de « naturalisation » ? Parmi la liste des synonymes figurent « assimilation », « digestion », « ingurgitation ». Elle a été naturalisée française en 2014 et lors de la cérémonie il a été dit :
« À partir de ce moment vous devez assumer l'histoire de ce pays avec ses moments de grandeur et ses coins d'ombre. » Les questions ont surgi : Comment assumer la colonisation ou la guerre d'Algérie ? Qu'est-ce que veut dire « assumer » ? Est-ce que sa responsabilité envers le passé douloureux de la France est plus grande que ses amis français qui eux n'ont pas choisi ? Le besoin de comprendre ce passé, d'interroger ces territoires flous, ces blessures qui ne se referment pas, qui divisent encore, qui empêchent de se reconstruire est devenu de plus en plus présent. Quels sont les moments historiques de ce passé récent où le politique a interféré dans l'intime, en l'anéantissant ? Quels sont les récits manquants de ce grand récit national qu'on nous demande d'assimiler ?
Et comment articuler cette réflexion au plateau tout en dénouant les points névralgiques ? Elle a alors constitué une équipe multiculturelle d'artistes, pour la plupart binationaux, venus de différents pays à l'image de la France d'aujourd'hui : Madalina Constantin est Roumaine, Sophie Verbeeck Franco-Belge, Amine Adjina Franco-Algérien, Kader Lassina Touré Franco-Ivoirien, Thierry Raynaud Français. Elle a voulu connaître leurs histoires, le parcours de leurs parents et grands-parents. Avec l'envie de s'entourer de chercheurs, d'historiens, d'enseignants, de lycéens.

Partir des rencontres pour croiser les expériences et les réflexions des comédiens avec celles de personnes avec un tout autre parcours, d'autres vies, des personnes qu'on voit peu et qu'on connaît peu, à qui l'on donne peu la parole, de différentes générations et différents milieux, rencontrées lors d'ateliers artistiques. Se demander ensemble quelles sont les parties de notre histoire qu'on ne connaît pas, qu'on ne comprend pas, qu'on n'a pas le courage de nommer. Questionner également les endroits de basculement d'une vie, les points de non-retour : qui on était (pendant l'enfance, l'adolescence), qu'est-ce qu'on a fait de nous (par l'éducation, les traumatismes familiaux, de l'école, de la société, de l'Histoire) et qu'est-ce qu'on peut faire à partir de ce qu'on a fait de nous.
S'interroger sur la manière dont les blessures des autres peuvent apaiser nos blessures et inversement, trouver nos blessures communes, les endroits de trahison, de mensonge, de désillusion.
Qu'est-ce qui nous manque à tous ? Quels sont nos récits manquants dont on a besoin pour se reconstruire ? Qu'est-ce qu'on a besoin de comprendre, de pardonner, de réparer ? Y-a-t-il des générations sacrifiées par l'Histoire ? Vient-on au monde avec les blessures de nos aïeux ? Comment les soigne-t-on, comment les transmet-on ? À quels endroits le politique détruit l'intime et comment peut-on reconstruire ce qui a été détruit ?

À partir de cette matière et de ces questionnements, Alexandra Badea a écrit la première partie de sa trilogie *Points de non-retour*. Elle a articulé ces histoires dans une structure commune, réuni ces personnages dans un récit fleuve où passé et présent cohabitent, où une voix commune prend corps pour dessiner le chemin d'un autre possible. *Thiaroye* est la première partie de cette fresque, dont le deuxième volet, *Quais de Seine* sera présenté en novembre 2019 à La Colline.

Tant qu'on ne racontera pas ces histoires
avec les points d'ombre, les blessures,
les suspensions, on ne construira rien ici.
Tout va s'effondrer.
Le même système se perpétue
et nous on regarde sur le bord
en applaudissant les vaincus
qui s'effondrent.
On est le lot de réserve.
Ceux qui s'entraînent jour et nuit
et qui regardent le match sans rien faire.
On entre en jeu les dernières secondes
pour remplacer les héros du jour,
mais ce sont toujours eux
qui sourient à la fin sur la photo
avec leurs médailles d'or entre les dents.
Il y a des gens qui sont morts
pour ces terres sans les avoir connues.
Et ces terres leur refusent leurs tombes.

—

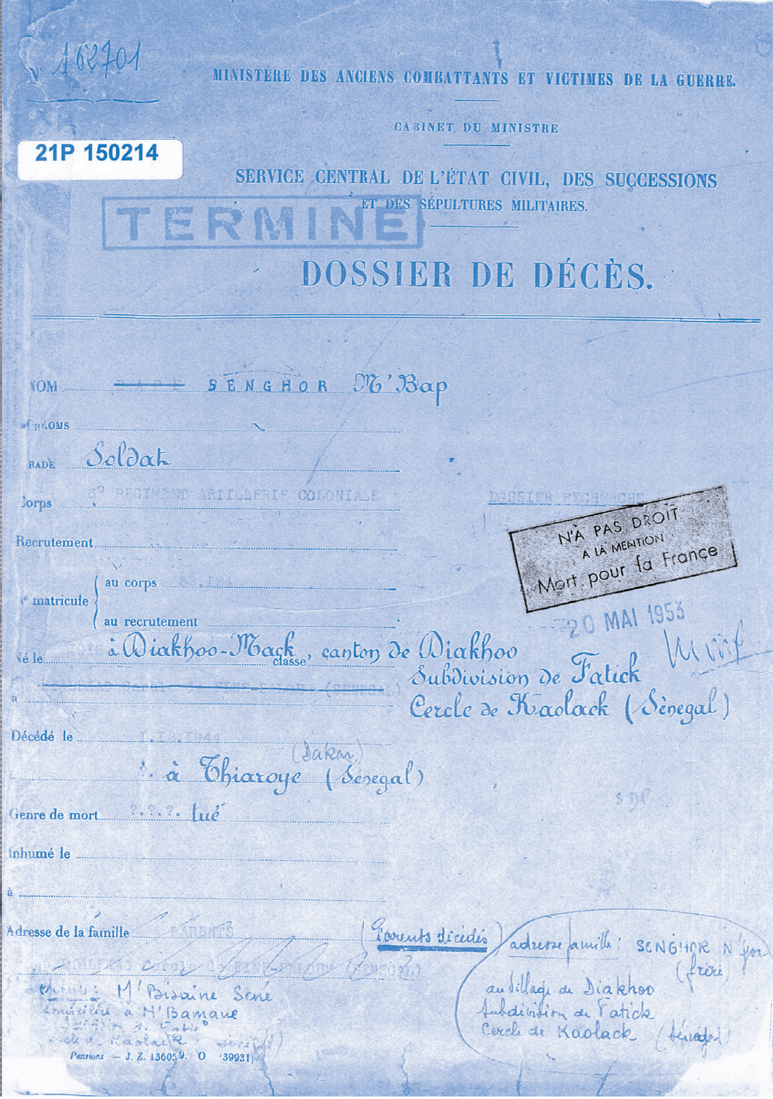
Alexandra Badea, *Points de non-retour [Thiaroye]*

Nous ne sommes donc rien sans les autres, et
pourtant les autres sont les ennemis, les envahisseurs
de notre territoire gratifiant, les compétiteurs
dans l'appropriation des objets et des êtres.
Au moyen d'une tromperie grossière on arrive
parfois en période de crise, à faire croire
à l'individu qu'il défend l'intérêt du groupe
et se sacrifie pour un ensemble, alors que cet ensemble
étant déjà organisé sous forme d'une hiérarchie
de dominance, c'est en fait à la défense
d'un système hiérarchique qu'il sacrifie sa vie.
Enfin, le groupe constituant un système ferme entre
en compétition avec les autres systèmes fermés
qui constituent les autres groupes, corporatifs,
fonctionnels (de classe), nationaux, etc.
et un discours logique trouve toujours un alibi
indiscutable pour motiver le meurtre de l'autre
ou son asservissement.

—

Henri Laborit, *Éloge de la fuite*, Folio, 2017

Portrait du soldat Mbap Senghor, victime du massacre de Thiaroye



N° 162701

MINISTÈRE DES ANCIENS COMBATTANTS ET VICTIMES DE LA GUERRE.

CABINET DU MINISTRE

21P 150214

SERVICE CENTRAL DE L'ÉTAT CIVIL, DES SUCCESSIONS ET DES SÉPULTURES MILITAIRES.

TERMINE

DOSSIER DE DÉCÈS.

NOM ~~BADE~~ SENGHOR M'Bap

Prénoms

Grade Soldat

Corps 6e REGIMENT ARTILLERIE COLONIALE

DOSSIER RECHERCHE

N'A PAS DROIT À LA MENTION Mort pour la France

20 MAI 1953

Recrutement

N° matricule au corps / au recrutement

Né le à Diakhoo-Mack, canton de Diakhoo Subdivision de Fatick Cercle de Kaolack (Sénegal)

classe

Décédé le 1.12.1944

à Thiaroye (Dakar) (Sénegal)

Genre de mort tué

Inhumé le

à

Adresse de la famille PARENTS (Parents décédés)

adresse famille : SENGHOR N'Jor (frère) au village de Diakhoo Subdivision de Fatick Cercle de Kaolack (Sénégal)

M'Bisaine Sené domicilié à M'Bamane Subdivision de Fatick Cercle de Kaolack (Sénégal)

Pensions — J. Z. 13605 9. O 39931

Extrait du dossier de Mbap Senghor conservé au Service historique de la Défense à Caen

Identités frontalières

C'est par ce terme [identités frontalières] que je définis habituellement ma propre identité. Je la dis frontalière, ancrée, non pas dans un lieu de rupture, mais, au contraire, dans un espace d'accolement permanent. La frontière, telle que je la définis et l'habite, est l'endroit où les mondes se touchent, inlassablement. C'est le lieu de l'oscillation constante : d'un espace à l'autre, d'une sensibilité à l'autre, d'une vision du monde à l'autre. C'est là où les langues se mêlent, pas forcément de manière tonitruante, s'imprégnant naturellement les unes des autres, pour produire, sur la page blanche, la représentation d'un univers composite, hybride.
La frontière évoque la relation ; elle dit que les peuples se sont rencontrés, quelquefois dans la violence, la haine, le mépris, et qu'en dépit de cela, ils ont enfanté du sens. Ma *multi appartenance* est porteuse de sens. Elle rappelle, à ceux qui croient en la fixité des choses, des identités notamment, que non seulement la plante ne se réduit pas à ses racines, mais que ces dernières peuvent être rempotées, s'épanouir dans un nouveau sol. Une plante peut également croiser ses racines avec celles d'une autre, et engendrer un nouvel être vivant. Le monde auquel nous appartenons est d'abord celui que nous portons en nous.

—

Léonora Miano, *Habiter la frontière*, L'Arche éditeur, 2012

Alexandra Badea

Auteure, metteure en scène et réalisatrice née en Roumanie, elle vit en France depuis 2003 et a choisi la langue française comme langue d'écriture. L'articulation morcelée de ses textes ouvre des espaces où l'image, le son et les corps trouvent une matière brute à laquelle se confronter en un flot ininterrompu. Le politique peut alors s'immiscer dans les consciences pour que se révèle l'indignité des conditions humaines. Une parole, sur le fil ténu d'un rasoir, qui donne de l'élan à la nécessité et à l'urgence de l'action.
Ses premiers textes *Mode d'emploi*, *Contrôle d'identité* et *Burnout* sont publiés en 2009 à L'Arche Éditeur. Suivront *Pulvérisés* et le triptyque *Je te regarde, Europe connexion, Extrêmophile* ainsi que son premier roman *Zone d'amour prioritaire*. Elle est également l'auteure de plusieurs fictions radiophoniques sur France Culture dont *Red line*, *Mondes*, *Europe connexion*.
Ses textes ont été mis en scène par Jacques Nichet, Aurélia Guillet, Frédéric Fisbach, Cyril Teste, Jonathan Michel, Matthieu Roy, Anne Théron, Vincent Franchi, Vincent Dussart.
Par ailleurs traduits en plusieurs langues, ils sont montés en Allemagne, Grèce, Roumanie, Grande-Bretagne ou encore au Portugal.
En tant que metteure en scène, elle crée une quinzaine de spectacles en France et en Roumanie, en travaillant d'abord sur des pièces d'autres auteurs tels Biljana Srbljanović, Sarah Kane, Dea Loher, Joël Pommerat, et plus récemment sur ses propres textes.
Alexandra Badea est également lauréate du Grand Prix de littérature dramatique 2013 pour sa pièce *Pulvérisés*.
Au cours des prochaines années, nous la retrouverons régulièrement à La Colline, à travers ses pièces, des laboratoires, des rencontres et des cartes blanches et le deuxième volet de la trilogie, *Points de non-retour* [*Quais de Seine*].

On est les enfants de ces gens qui se sont aimés, qui ont été avalés par la gueule de l'Histoire, qui ont été mastiqués dans son ventre et qui ont oublié qui ils étaient vraiment.

—

Alexandra Badea, *Points de non-retour [Thiaroye]*